



COSTUMES MEXICAINS.

Ecrivain public, sur la grand'place à Mexico.

Lith. Royale.

PLANCHE NEUVIÈME.

ÉCRIVAIN PUBLIC.

Ce n'est pas seulement au pied des autels que les femmes mexicaines déposent leurs secrètes pensées et l'aveu de leurs faiblesses ; peu d'entre elles sachant confier au papier les peines de leur cœur et les tourmens de la jalousie, elles ont recours à l'écrivain public établi au milieu de la grande place de Mexico où il n'a pour se garantir des feux du soleil que le chétif abri de son *petate* (natte de jonc). C'est d'ordinaire un Espagnol à qui la fortune n'a pas souri dans le nouveau monde, ce qui équivaut à peu près à un certificat de peu de conduite. Réduit au métier de barbouilleur de papier, il possède le secret de bien des ménages, le fil de bien des amourettes, le mystère de bien des infidélités ; que d'humbles adresses, que de pétitions, que d'affaires ne passe-t-il pas par ses mains ? on dirait qu'il est l'écueil contre lequel viennent se briser tous les cancons de la ville.

Malgré l'humble apparence de son établissement, il suffit pour lui procurer l'aisance. La vente de l'encre, des plumes taillées, des pains à cacheter, des chansons et des plaintes, grossit ses revenus, et, au résumé, le métier d'écrivain public dans un pays qui figurerait en noir dans la carte du baron Dupin, ne laisse pas que d'avoir ses agrémens.

Son costume à demi européen démontre son origine espagnole. La jeune créole assise à côté de lui, à la mode du pays, a renoncé au tapalo ; le mouchoir de casimir ou de crêpe de Chine le remplace, et couvre sa tête et ses épaules, car si la mode française a étendu son empire sur toute la toilette des personnes d'une certaine aisance, elle n'a pas envahi la coiffure, car aucun n'oserait entrer dans le temple de Dieu avec la tête ombragée d'un immense chapeau comme en Europe.

MARCHAND DE BONBONS.

Girodet disait que ce n'était qu'à Rome qu'on pouvait faire un bon tableau; il y a quelque chose de trop circonscrit dans cette assertion. Je dirais plutôt que ce n'est que dans les pays chauds que la véritable peinture peut se former. La haute température permet aux classes laborieuses de se dégager de ces vêtements justes et pesants qui les couvrent dans les pays du Nord. On voit à Rome et à Naples les portefaix et les pêcheurs déployer leurs formes athlétiques teintées par un soleil ardent, et offrir à chaque instant des poses et des contrastes que l'artiste étudie, et qui le familiarisent sans qu'il s'en aperçoive avec la beauté académique. La même chose s'observe par rapport aux draperies. Ce marchand de bonbons, sous le ciel tempéré du Mexique, ne se couvre pas d'une laine grossière et immobile. Un drap souple et léger lui semble un habillement trop lourd, et il l'agite et le place de mille manières pour se soustraire à la chaleur qui l'importune. Si Phidias et Praxitèle eussent vu le jour sous le ciel rigoureux de la Thrace, ils n'auraient pas cherché le type du beau sous les voiles légers et les tuniques humides qui laissaient paraître les formes de la jeunesse grecque exercée aux jeux du cirque; mais ils auraient cherché à imiter le poil touffu des brebis qui couvraient les pâtres de l'Hoëmus. On voit en effet au Mexique, chez les gens du peuple, une disposition naturelle aux beaux-arts, et presque tous les étrangers se procurent, comme une curiosité, les fleurs, les saints et les vierges de cire que les leperos de Mexico travaillent avec un goût et une correction étonnans pour des gens qui n'ont fait aucune étude.



COSTUMES MEXICAINS.

Marchand de biscuits enveloppé dans un drap de lit.



COSTUMES MEXICAINS.

Jeune femme de Tehuantepec

*Capuche de gaze brodée. Jupon collant de cotonnade bleue.**Léon. Royale.*

JEUNE FEMME DE TEHUANTEPEC.

L'Asie cite avec orgueil la beauté des Circassiennes, l'Europe celle des Grecques; quant au Mexique, sa Circassie se trouve dans la province de Tehuantepec. La race indienne, qui presque partout offre des traits qui n'ont pas grand'chose d'analogue à ce qui constitue chez nous le beau idéal, paraît s'être anoblie dans cette région favorisée de la nature. *Las Tehuantepecanas* passent pour être les plus belles femmes du Mexique. Leur teint approche souvent de la blancheur des Européennes, mais les roses ne s'y marient point à l'éclat du lis; la pâleur caractéristique des peuples indiens leur ôte ces oppositions de couleur qui ont inspiré le pinceau des Titien et des Rubens. L'ensemble de leurs formes, l'élégance des contours de leur taille généralement élancée, l'éclat de leurs yeux noirs, leurs sourcils arqués qui se joignent sur le front, leur donnent un caractère de beauté qui peut lutter avec celle d'autres contrées, et disputer la pomme de Paris. Si on peut prouver que la race humaine a un instinct, c'est celui des femmes pour la coquetterie. Ces Indiennes habitantes d'un pays baigné des deux côtés par la mer, le possèdent cependant au plus haut degré. La nature leur a appris à faire valoir ce que leurs charmes ont de plus séduisant, et, tandis qu'une gaze adroitement placée ne laisse apercevoir que ce que leurs yeux ont d'expression et suit avec grâce les contours de leur visage, un jupon extrêmement étroit, à ne pouvoir presque allonger le pas, serre leurs hanches, et fait voir une taille élancée et une jambe bien tournée. On pourrait dire encore qu'un autre instinct existe, celui de la médisance, puisqu'il s'attache aussi à la réputation de ces belles Indiennes; mais si l'instinct est aveugle, pourquoi ne croirions-nous pas qu'il se trompe?

NÈGRE DE VERA-CRUZ.

Une chose qui paraît fort singulière à tous ceux qui foulent pour la première fois le sol de la côte Mexicaine, c'est l'espèce de ressemblance ou d'analogie qui existe entre un nègre de Vera-Cruz dans son costume de dimanche et l'arlequin du vaudeville. Cette figure noire, ce chapeau blanc, ce sabre placé en guise de batte, tout cela réuni aux gestes plaisans et comiques des nègres forme un ensemble auquel il ne manque qu'un habit bigarré de différentes couleurs, pour vous transporter dans une scène de carnaval. On se demande, Comment cela peut-il être? Est-ce le nègre qui est antérieur à l'arlequin ou l'arlequin qui a fourni le moule du nègre? C'est une question qu'on pourrait soumettre à quelques académies savantes pour exercer leurs méditations. Quant à nous, faisant transition du burlesque au positif, nous dirons que la race des nègres sur le golfe mexicain est supérieure à celle des indigènes, des métis et des créoles. Les nègres sont robustes, gais et alertes, tandis que la race européenne y est languissante et faible, et se propage avec peine. En général, les races s'améliorent en montant du sud au nord, et se détériorent *vice versa*. Les nègres de Guinée se développent avec avantage au Brésil et à Saint-Domingue, où la chaleur n'est pas si forte qu'au Sénégal. Les Anglais se multiplient prodigieusement et avec avantage aux États-Unis, et même sur le sol glacé du Canada, tandis qu'ils dépérissent à Honduras et à la Jamaïque. Sans les nègres la côte mexicaine deviendrait un véritable désert. Les travaux les plus pénibles, ceux sans lesquels l'homme ne saurait prospérer sont leur partage. Leur force est prodigieuse et leurs formes athlétiques; mais ils n'oublient pas de se faire bien payer.



COSTUMES MEXICAINS.
 COSTEÑO. Nègre des environs de Vera-cruz (Santa Fe)
 dans son costumes de dimanche.



COSTUMES MEXICAINS.
Le général Guadalupe Victoria.
Président de la république Mexicaine.

LE PRÉSIDENT DU MEXIQUE.

Lorsqu'une nation secoue le joug d'une oppression étrangère, qu'elle revendique ses droits et que le patriotisme conduit ses armées aux combats, ceux qui bravent la mort et les dangers sur les champs de bataille, reçoivent les marques les plus éclatantes de la reconnaissance de la patrie, et sont appelés naturellement à consolider l'ouvrage qu'ils ont commencé au péril de leur vie. Si Washington le mérita aux États-Unis, Victoria en était aussi digne au Mexique et personne plus que lui ne pouvait inspirer plus de confiance à la nation et offrir plus de garanties à la liberté. Les sacrifices qu'il a faits pour elle, la fermeté qu'il a montrée dans les circonstances les plus difficiles, les épreuves délicates qu'il a soutenues avec l'austérité d'un vrai patriote, les persécutions qu'il éprouva de la part même d'Iturbide qui craignait sa popularité et ses principes, remplacent dans Victoria ces qualités brillantes, dangereuses souvent dans le chef d'une république naissante. La planche ci-jointe représente le président de la république dans son costume de général en chef. Les souvenirs de la guerre sont trop récents pour que l'habit militaire ne soit pas éminemment en honneur; quand une longue paix aura amené le rôle brillant de l'industrie et du commerce, l'habit civil sera plus en vogue. En attendant, tous les employés cherchent de préférence à se revêtir de l'uniforme qui atteste leurs droits à l'emploi qu'ils occupent. L'uniforme français a été si long-temps la devise de la victoire, que presque tous les nouveaux états de l'Amérique l'adoptèrent comme celui qui est en droit d'en imposer à l'ennemi. Au Mexique on a aussi adopté les épaulettes pour les hauts grades, mais on a conservé l'écharpe brodée et le bâton distinctif des généraux en Espagne.

DISPUTE DE DEUX INDIENNES.

Si l'Amérique nous a fait de funestes présens, l'Europe avec ses liqueurs fermentées s'en est vengée largement. L'ivresse, inconnue aux anciens habitans d'Anahuac, multiplie maintenant ses tableaux dégoûtans sur le sol de l'innocence et de la simplicité, et les Indiennes mêmes, entraînées par l'exemple des hommes, dépensent souvent le produit des denrées qu'elles ont vendues au marché à se procurer le petit verre de chinguirito (eau-de-vie tirée de la canne à sucre) dont une petite quantité suffit pour leur faire perdre la raison et les métamorphoser en mégères acariâtres, de douces et timides qu'elles sont naturellement. Les Indiennes portent leurs enfans enveloppés dans une couverture de laine, pièce d'étoffe qui sert également à les coiffer lorsqu'elles vont à l'église et à contenir des fruits ou autre chose qu'elles doivent porter. Dans la chaleur de leur dispute, oubliant quelquefois qu'elles ont donné la vie au fardeau qu'elles portent sur les épaules, on voit ces pauvres créatures ballottées en tous sens, suivre les mouvemens violens d'une lutte et mêler leurs pleurs et leurs sanglots aux cris et aux imprécations de leur mère. Le peuple habitué à ces sortes de scènes, les regarde avec indifférence et quelquefois avec plaisir, et les enfans des villes, héritiers peut-être des préjugés des Espagnols qui considéraient les Indiens comme une race inférieure à l'espèce humaine, croient en les attisant exciter quelque chose d'analogue aux chiens ou aux coqs dont on aime aussi passionnément les combats.

Il faut remarquer que ces Indiennes ne sont pas les mêmes que celles que l'on voit dans les tableaux de l'école de Mexico, où elles sont représentées avec des habits de laine et de coton, et où elles ont des coiffes de plume. Ici, elles sont peintes avec des habits de laine et de coton, et elles ont des coiffes de plume.



COSTUMES MEXICAINS.
Dispute de deux Indiennes.

Ayant leurs enfans sur le dos dans une couverture noyée sur le devant, selon l'usage du Pays.



COSTUMES MEXICAINS.

Dame élégante à Mexico.

Qui a fait vœu à la Vierge de faire porter à son enfant l'habit de S^t François.

JEUNE DAME.

Si une jeune femme, de quelque classe qu'elle soit, se trouve dangereusement malade ou craint pour les jours d'une personne qui lui est chère, elle fait un vœu. Il y a différentes sortes de vœux, il y en a de personnels, de temporaires, de perpétuels et d'extérieurs. La jeune élégante que représente la planche n° 15 s'est trouvée apparemment menacée sérieusement puisqu'elle a fait vœu de faire porter l'habit de saint François à son enfant. C'est d'ordinaire dans les mauvaises grossesses ou dans les couches laborieuses qu'ont lieu ces sortes de vœux. Il est dur au fait pour une mère qui met son orgueil dans l'extérieur agréable de son enfant, de le voir affublé d'une bure grossière, qui contraste par sa rudesse avec les grâces riantes du premier âge. Ces vœux arrachés par un élan d'amour maternel n'empêchent cependant pas que, le danger passé, les penchans du beau sexe ne reprennent leur empire, et qu'une mise élégante, une mantille adroitement croisée, un éventail cent mille fois ouvert et fermé, ne rappellent autour d'une jeune dame mexicaine les amours légers que la piété religieuse avait un moment écartés. Je crois même apercevoir un petit bout de billet qui sort de sa main potelée; ne faites pas de mauvais jugemens : au Mexique comme à Paris ce n'est que par une innocente curiosité qu'on reçoit des billets doux. On n'aura pas non plus beaucoup de peine à comprendre que l'habit du bienheureux saint François occupe beaucoup moins son enfant que le polichinel qu'il porte à la main, ce qui prouve encore qu'au Mexique comme à Paris la nature l'emporte sur les pantomimes de la société.

HIDALGO.

La courte mais brillante carrière de Hidalgo, de ce prêtre qui lui seul conçut et exécuta une révolution tendant à élever sa patrie au rang des nations, ne laissa presque pas le temps à ses admirateurs de conserver ses traits pour les transmettre à la postérité. L'auteur ayant mérité la confiance et l'amitié d'un des compagnons de l'infortuné curé de Dolores obtint la faveur de prendre une copie d'un portrait fait en cire qu'il possédait et de le perfectionner sur les renseignemens qu'il voulut bien lui donner. Cet esquisse rend donc avec exactitude les traits et le costume du chef de l'insurrection mexicaine, lorsqu'au nom de la religion et de la liberté il appela les descendans de Montézuma à sortir du sommeil de servitude où ils étaient plongés depuis trois siècles. Hidalgo, curé d'un petit village appelé Dolores, de la province de Guanajuato, indigné de la tyrannie des Espagnols qui défendaient aux Indiens de jouir des fruits que cette terre fertile offre en abondance, en les empêchant de cultiver la vigne, crut pouvoir se livrer à ses penchans philanthropiques en introduisant et en encourageant ses paroissiens à entreprendre cette culture. Le gouvernement instruit de cela fit arracher les plans qui commençaient à porter leur fruit. Alors Hidalgo se décida à secouer le joug tyrannique de la métropole. Ses démarches, ses mesures furent si bien prises que les Espagnols n'apprirent que le curé de Dolores était à la tête des indépendans que lorsqu'ils étaient enveloppés de toutes parts par l'insurrection. Ses débuts furent brillans : en peu de temps il se vit à la tête de quatre-vingt mille patriotes et menaça les portes de la capitale. Sans la trahison qui l'a livré aux Espagnols, ses talens et son énergie lui auraient fait conduire à terme une entreprise que ses lieutenans et ses successeurs ne continuèrent pas avec le même bonheur.



Hidalgo.

Curé des Dolores. Dans son costume de guerre, proclamant l'indépendance du Mexique (Pusillé le 1^{er} Août 1811)
d'après un tableau original.